

Marie Sizun

La maison de Bretagne



folio

COLLECTION FOLIO

Marie Sizun

La maison
de Bretagne

Gallimard

© *Éditions Arléa*, 2021.

Couverture : Illustration © Charlotte Le Caignec.

Née en 1940, Marie Sizun vit à Paris. Elle a été professeure de lettres en France, en Allemagne puis en Belgique. Elle est l'auteur de onze romans parus chez Arléa dont *Le père de la petite* (2005), prix Librecourt, *La femme de l'Allemand* (2007), Grand Prix des lectrices de *Elle* et prix du *Télégramme*, *La gouvernante suédoise* (2016), prix Bretagne, *La maison de Bretagne* (2021), et de trois recueils de nouvelles, dont *Vous n'avez pas vu Violette ?* (2017), prix de la Nouvelle de l'Académie française, et *Ne quittez pas !* (2020).

*Dans la vie il y a peu d'endroits, et parfois
peut-être un unique endroit où il s'est passé
quelque chose, et puis il y a tous les autres.*

Alice Munro, Trop de bonheur

Dimanche

Ce qui m'a décidée, finalement, c'est le message de l'agent immobilier qui depuis la mort de maman, il y a six ans, s'occupe pour moi de louer la maison de Bretagne à des vacanciers. Il m'informait que des locataires s'étaient encore plaints de l'inconfort, qu'il y avait des réparations urgentes à faire, sinon des travaux de plus grande envergure, que ça ne pouvait plus attendre, même en baissant le loyer. « Vous comprenez, madame Werner, les gens qui viennent sur l'Île en vacances, vu la nouvelle cote de l'endroit, ils sont plus exigeants ! » Je comprenais. Je savais. J'étais bien consciente du problème. Mais tout ça m'ennuie. Il est hors de question pour moi de me mettre à rénover cette maison. Pour toutes les raisons, matérielles, mais aussi affectives. Surtout affectives... Oui, on peut employer ce terme, je crois. Il faut la vendre, cette baraque ! Elle en a trop vu. Sans plus attendre. Je l'ai dit à cet homme et lui ai

annoncé que j'arrivais. Que je serais là le dimanche 5 octobre. Que je le verrais le 6. Et j'ai pris un rendez-vous chez le notaire pour le 7.

Qu'est-ce qui m'a soudain pris de vouloir en finir avec cette histoire, quelle brusque rage ? La colère plus que la tristesse accumulée depuis des années. Avec la tristesse, on sursoit ; avec la colère non. Moi qui avais si longtemps attendu, par négligence, par lâcheté, cette fois, tout à coup, il fallait que ce soit fait.

J'ai pris huit jours au bureau. Dans un premier temps ça suffirait. Je partirais dimanche. Et je serais de retour le dimanche suivant. « Tu n'auras pas beau temps, m'ont dit, le sourire en coin, mes collègues d'AXA assurances, la météo annonce qu'il pleut en Bretagne ! » Comme si j'allais faire du tourisme !

Tout de même, ça m'a fait drôle, ce dimanche après-midi, de reprendre l'autoroute à la porte d'Italie. Comme avant. À chaque début des vacances d'autrefois. De retrouver ce paysage de banlieue, les panneaux indicateurs, le moment où il ne faut pas se tromper de voie, la droite pour Chartres, la gauche pour le Mans. J'ai souri au rappel de mes errances coutumières. Ma maudite étourderie. Acte manqué, sans doute. Mais aujourd'hui j'étais de bonne humeur en mettant

dans le coffre ma petite valise. Après tout je me souviens de certains départs presque heureux.

Il y avait longtemps que je n'avais pas pris la route. Quand il me faut aller loin, je préfère le train. La voiture, c'est pour Paris, en certaines circonstances – rares, je sors si peu ! –, et pour la banlieue quand le bureau m'y envoie. Mais, cette fois, avec tous les petits trajets à prévoir entre l'Île, Quimper et Pont-l'Abbé, pour rencontrer notaires et agents immobiliers, il me fallait ma voiture. Avec elle je me sentirais moins seule, moins nue. Pourtant, retourner là-bas, quelle perspective !

De toute façon, me disais-je, tout en conduisant à ma manière précautionneuse – ma mère se moquait assez de ma lenteur au volant –, je ne verrai personne. Et personne ne me verra : quel inconnu s'intéresserait à cette blonde fanée, d'un âge incertain ? Quarante ans ? Quarante-cinq ? Cinquante ? Célibataire endurcie ? Vieille fille ? Et qui, parmi les familiers, me reconnaîtrait, se rappellerait la jeune femme effacée qui venait pourtant sur l'Île été après été depuis si longtemps et qu'on avait connue enfant ? « Mais si, la fille de la maison des veuves ! Les veuves ? Tu sais bien, les femmes de la petite maison du boulevard de l'Océan ! Cette drôle de maison avant d'arriver à la Pointe ? » Oui, c'est peut-être cela qu'ils diraient, ceux de l'Île. Cette maison bizarre, pas

comme les autres. Pas soignée. Pas belle. Différente des villas voisines. S'ils l'appelaient la maison des veuves, c'était sans méchanceté. Ça voulait seulement dire que, dans cette maison-là, il n'y avait pas d'homme. Ou plutôt qu'il n'y en avait plus. La seule veuve véritable, en fait, c'était ma grand-mère.

Boulevard de l'Océan ! Curieuse, cette dénomination de boulevard sur une si petite île, fût-ce une presqu'île ! La municipalité en est tellement fière, de cette belle rue qui longe la mer, dominant la plage dont elle est séparée par un muret, coupé de quatre petits escaliers pour descendre sur le sable. C'est la promenade locale : le dimanche, les habitants y déambulent, et, tout l'été, les touristes. Courte – à peine deux cents mètres –, mais assez large pour que les voitures s'y garent en épi, côté océan. De l'autre se dressent, serrées les unes contre les autres, les habitations : des villas pour la plupart, des maisons bourgeoises, et tout au bout, avant la Pointe, de plus modestes demeures, placées un peu en retrait, comme des dents irrégulières. La nôtre en fait partie.

Sur la route, ce dimanche d'octobre, il n'y avait personne. J'arriverais en fin d'après-midi. J'avais bien fait de partir tôt.

Il s'est mis à pleuvoir et je ne pouvais m'empêcher d'évoquer des voyages plus gais, sous le soleil de juillet, avec maman et ma sœur. On était toujours heureuses de partir, même si arrivées là-bas, à la maison, au bout d'un jour ou deux, l'euphorie décroissait, les rancœurs renaissaient. La mélancolie, la tristesse reprenaient leurs droits.

Oui, je me souvenais de ces départs en vacances d'autrefois, avec ma mère et Armelle ; et bien plus lointainement, quand mon père était encore là, de voyages à quatre, lui, ma mère, les deux filles. J'étais alors une enfant. Mais comme je me les rappelle, ces voyages-là. Ce bonheur-là. Celui d'être la préférée. La reine en somme. Avec moi, mon père se montrait toujours très gai, alors qu'il ignorait sa femme, qui, le visage tourné vers la vitre, semblait ne pas s'en apercevoir. J'étais assise derrière, juste dans le dos de mon père, souvent un bras passé autour de son cou. J'aimais lui parler à l'oreille, jouer avec ses courts cheveux blonds toujours en désordre. Nous rions ensemble, lui et moi, sans nous soucier des autres. J'étais trop jeune pour sentir l'étrangeté de la situation. Quand il est parti, j'avais dix ans. Ma petite sœur, elle, n'en avait que cinq. Un bébé, en somme ; pour lui une quantité négligeable. Il avait, je crois, quand elle est née, à peine remarqué son existence.

Ce qu'il était drôle, mon père ! Sur la route des

vacances, mais aussi à la maison, rue Lecourbe, quand il venait faire un saut à l'appartement depuis l'atelier de la rue de Vaugirard. On ne savait jamais à quelle heure il serait là, interrompant la toile en cours pour venir attraper un déjeuner ou un dîner avec ou sans nous. J'espérais toujours le trouver en rentrant de l'école. Quand ça arrivait – mais c'était rare –, quel bonheur ! Je repérais tout de suite son sac dans l'entrée : « Ah Papa ! Où tu es ?, je criais à l'aveugle avant même de l'avoir vu, tu restes, au moins ? » Cette angoisse, toujours, qu'il s'en aille. Il accourait, me prenait dans ses bras, parlant de tout, de rien, de gens qu'il avait rencontrés, d'artistes dont l'atelier était voisin du sien, et il les imitait, mimant leur attitude, reproduisant leur langage. Je riais. Et comme il riait avec moi ! Mais, de son travail, il ne disait rien. Avec les petits enfants, on ne parle pas de ces choses. Je savais juste qu'il était peintre. Que c'était un artiste. Le soir il rentrait tard ; quelquefois pas du tout. Pourtant, quand il était là, il n'oubliait jamais de venir m'embrasser, même si je dormais. Je pouvais avoir sept ans la première fois qu'il m'a emmenée à son atelier. Il m'a montré ses tableaux. J'ai trouvé ça tellement beau que, dans l'enthousiasme, je lui ai déclaré que, moi aussi, plus tard, je ferais de la peinture ! « Vraiment ? », a-t-il fait en riant. Mais pour moi c'était sérieux. Moment de rêve. Inoubliable.

Trois ans plus tard, il partait. Une exposition à Buenos Aires, une proposition inespérée, disait-il. Il devait rester là-bas une année. On ne l'a jamais revu. Jamais eu de nouvelles. Si, une fois, au début : il a envoyé de l'argent. Sans un mot pour accompagner le mandat. Puis rien pendant presque six ans, jusqu'à l'annonce officielle de sa mort accidentelle, sur une route perdue, là-bas, en Argentine. Il n'avait pas trente-cinq ans.

L'atelier de la rue de Vaugirard a été liquidé. À la maison, dès le départ de son mari, maman avait fait disparaître tout ce qu'il pouvait rester du souvenir de l'homme et du peintre. Mais, moi, je ne l'oubliais pas. Impossible de l'oublier. Bien plus tard, quand il s'est agi pour moi de faire des études, j'ai parlé de peinture. Ma mère, éludant, m'a conseillé le droit. « Pour que tu saches te défendre, disait-elle. Et puis ça te donnera un métier. Un vrai. » Tout maman, ces mots-là.

Quatre heures déjà ! Je n'avais pas déjeuné. J'avais un peu faim. Un instant, j'ai pensé m'arrêter dans un de ces snacks où, depuis le départ de papa, ma mère, ma sœur et moi faisons toujours une pause sur la route des vacances. C'était le seul genre de restaurant que maman supportait. Nous y étions invisibles. Mon père, lui, avait toujours refusé d'y mettre les pieds. C'est peut-être pour ça aussi que, plus tard, maman s'y sentait

bien. « Alors, les filles, disait-elle, on s'arrête ? » J'entends encore sa voix. Cette voix brève et faussement gaie qu'elle prenait avec nous. Un peu comme une cheftaine. C'était elle qui, depuis l'abandon de son mari, avait le pouvoir. Elle qui était le père et la mère.

Mais non, je ne me suis arrêtée à aucun resto-route. On arrivait déjà au Mans, puis très vite ce serait Laval. J'avais hâte d'arriver. Je me suis souvenue de la phrase rituelle de mon père : « Laval, porte de la Bretagne ! », s'exclamait-il, faussement solennel. Heureux, car il aimait la Bretagne, comme ma grand-mère Berthe (la mère de ma mère), chez qui nous allions. Maman, pour tout commentaire, haussait les épaules, étrangère à ce pays où elle ne retournait que pour voir sa mère. C'est dans sa maison que nous passions tous les étés. Nous l'appelions *la maison de Bretagne*. C'est elle, aujourd'hui, que je veux vendre, dont je veux me débarrasser. Avec les souvenirs qui lui sont attachés.

Après Laval, c'est vrai, on entre en Bretagne, je l'ai encore constaté : tout à coup le ciel gris s'est ouvert dans un envol de nuages, les cheminées blanches ont commencé d'apparaître, et dans les champs, çà et là, les bouquets d'arbres griffus. Des forêts surgissaient, ombreuses. Comme il ne pleuvait plus, j'ai baissé la vitre et une odeur de bois brûlé et de lointains m'est arrivée avec le vent. Déjà on espérait l'océan.

Finalement le voyage m'a semblé court, et je n'étais pas loin de retrouver l'impatience heureuse des étés d'autrefois, quand, après Lorient, et plus encore dans la portion de route qui va de Quimper à l'Île, l'âpre et tendre senteur de la mer brusquement survient.

Je retrouvais mes marques, la dernière ligne droite qui conduit au village, le village lui-même et ses maisons familières de part et d'autre de la rue principale, avec, sur la droite, au débouché de chaque venelle, la vision fugitive et fraîche de la Rivière – cette idée de la mer –, et, tout au bout, avant d'arriver au port, sur la gauche, le brusque virage qui, soudain, ménage l'apparition, attendue, éblouissante, de la mer, la vraie, l'océan. Elle était presque jaune, la mer, en cette fin d'après-midi, sous un ciel d'un blanc neigeux, et c'était beau. L'air sentait le sel et le varech : j'étais arrivée.

Mais soudain, à la satisfaction, la joie oubliée – inespérée – d'être là, s'est mêlée, brutale, une incontrôlable angoisse : le rappel de ce que je venais faire ici et de ce qui m'attendait.

J'ai garé la voiture dans le petit parking qui longe la mer. Le frein à main a fait un bruit sec quand je l'ai tiré, comme si vraiment quelque chose se terminait, et je suis sortie de l'auto. La maison était devant moi. Compacte. Hostile. Semblable à elle-même. Ah ! Je l'ai bien reconnue !

J'ai tout de suite remarqué qu'un des volets des fenêtres du rez-de-chaussée était ouvert et battait au vent : négligence du dernier locataire, celui d'août, ou faute de l'agent immobilier qui aurait dû vérifier que tout était en ordre après son départ ? D'autant qu'il savait que j'allais arriver. Il n'était sans doute pas même passé : sinon il aurait remarqué ce volet ouvert.

Il n'y avait personne dans la rue. Il était presque dix-neuf heures, on était dimanche, un dimanche automnal plutôt frais. Le soir tombait. Personne à cette heure tardive ne tentait plus la promenade du boulevard de l'Océan. Du côté de

la Pointe, une brume montait de la mer. À l'autre extrémité du boulevard, la belle maison qu'on appelle ici le Manoir commençait à s'ombrer de mauve. Rien ne bougeait nulle part et on n'entendait rien dans le silence que le murmure secret d'un soir d'octobre.

J'ai ouvert la porte avec ma vieille clé – celle qui reste accrochée depuis si longtemps, pour rien, dans le couloir de l'appartement de Paris. Elle n'a plus de couleur. On ne sait pas de quand elle date ; sans doute de l'achat de la maison par mes grands-parents, alors tout jeunes, dans les années 1950. Ç'avait été leur clé. C'était devenu la nôtre. Celle que nous utilisions chaque fois que nous venions, le temps des congés scolaires – la Toussaint, février, Pâques –, autrefois, l'été, mais parfois aussi lors des « petites vacances », quand nous étions enfants ma sœur et moi. Maman était professeur, alors nous suivions le rythme scolaire, et de parisiens nous devenions bretons, ou plutôt îliens. Des vacanciers en somme. Ma grand-mère, elle, à sa retraite, avait choisi de s'installer définitivement sur l'Île : elle s'est voulue « du pays ».

Pour ma mère, au contraire, quand elle a cessé de travailler, il était hors de question qu'elle quitte Paris, mais elle a continué à venir passer les vacances auprès de sa mère, qu'elle adorait, jusqu'à la mort de celle-ci. Et même assez

longtemps après, par on ne sait quelle folie d'habitude, alors qu'elle disait détester l'Île, les gens qui l'habitent, et cette maison. Jusqu'à sa propre mort, il y a un peu plus de six ans.

C'est seulement alors que j'ai moi-même, dans un sursaut de raison, cessé de venir et que j'ai mis la maison en location pour l'été. Armelle avait pris, elle, ses distances depuis plus longtemps. Avec la maison. Et avec nous.

Les clés, l'agent immobilier en a fait refaire de neuves, rutilantes, pour les locataires, et même une pour moi, au cas où je perdrais la mienne. Il avait d'ailleurs proposé de venir, aujourd'hui, m'accueillir, m'ouvrir la porte ! Ce qui m'avait agacée : c'était à moi d'ouvrir la porte de ma maison. Je dis ma maison, puisque j'en suis seule propriétaire – ma sœur ayant refusé sa part d'héritage –, mais elle n'a jamais été mienne et je viens ici précisément pour m'en défaire.

Le petit grincement des gonds, je l'avais oublié mais il m'est tout de suite revenu en mémoire quand je suis entrée, comme le parfum d'ancienneté qui m'a aussitôt assaillie, cette odeur de salpêtre, de moisi et de sel qui est la marque des vieilles maisons d'ici. À croire que le passage des locataires qui ont séjourné chez nous, chaque été depuis six ans, n'a laissé aucune trace. L'odeur que je retrouve, c'est celle du pays, celle de mon enfance, inchangée.

La pièce n'était éclairée que par le demi-jour ménagé par la partie de volet laissée ouverte. Et c'était une atone lumière de fin d'après-midi, voilée, déjà hivernale. On distinguait mal ce qu'il y avait au fond de la salle, du côté de la fenêtre aux volets fermés. Il y avait là des meubles aux contours imprécis qui m'étaient presque devenus étrangers. Cette grande ombre, à gauche, ce devait être l'armoire de ma grand-mère, celle où on rangeait les draps. Et puis, au milieu, cette longue table rectangulaire, je la connaissais, c'était celle des repas en famille. Quand il y avait famille. Quand elle n'était pas encore réduite au trio de la mère et des filles. Comme c'était étrange de revoir tout cela. Un moment, j'ai presque pris plaisir à essayer, dans la pénombre, de deviner, de reconstruire ce qui avait été pour nous le décor quotidien de l'été. Brusquement supprimé, anéanti, oublié avec les années d'absence. Toutes ces années sans Bretagne. Jamais plus la Bretagne, j'avais dit. Jamais plus cette maison !

J'ai largement ouvert l'autre fenêtre, poussé le volet resté fermé contre le mur, et la lumière du soir est brusquement entrée, avec la fulgurance d'un jour blanc, cette lumière glauque et pourtant aveuglante que je connais si bien. Je sais comment la rendre sur une toile, comment glisser

dans le mélange de blanc de titane et pointe de noir qui fait le gris singulier de certains ciels bretons cette touche infinitésimale de jaune. Car je continue à peindre, malgré toi, ma mère, même si ce n'est pas mon métier.

Un faible rayon de soleil a couru sur le sol, ces grands carreaux de faïence noirs et blancs que maman avait voulu en remplacement du linoléum gris du temps de ma grand-mère, succédant lui-même au plancher dévasté d'humidité qu'il avait fallu arracher. Et en dessous qu'y avait-il eu autrefois ? La terre battue peut-être, comme dans les premières maisons de pêcheurs. Il n'y en a plus beaucoup comme celles-là, boulevard de l'Océan ! Elle fait tache, notre maison, à côté des villas qui se succèdent d'un bout à l'autre de la promenade, de la Pointe jusqu'au Manoir.

Dans la maison de nouveau habitée, il y avait le jour hésitant des soirs d'autrefois. Je n'avais pas besoin d'allumer. Les souvenirs commençaient d'arriver.

Marie Sizun

La maison de Bretagne

«Au-delà, on n'apercevait de la mer et du ciel qu'une seule masse grise, informe, agitée de profonds remous. J'aurais aimé peindre cela. Cette informité. Cette force aveugle. Ce chaos.»

En route pour le Finistère, Claire est décidée à vendre la vieille maison de l'Île-Tudy où, depuis l'enfance, elle passait ses vacances. À son arrivée, une bien mauvaise surprise l'attend, et la police doit ouvrir une enquête. Les souvenirs attachés à cette maison remontent alors : l'énigme d'une mère, la disparition d'un père, une sœur détestée... Autant de silences et questions en suspens qui trouveront peu à peu leurs réponses sur cette île du bout des terres.

«Ce roman bouleversant, qui s'ouvre et se referme comme un écrin de chagrin, est une magnifique déclaration d'amour.»

Alice Develey, *Le Figaro littéraire*

Marie Sizun

La maison de Bretagne



La maison de Bretagne
Marie Sizun

Cette édition électronique du livre
La maison de Bretagne de Marie Sizun
a été réalisée le 10 mai 2022 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072950193 – Numéro d'édition : 396651).
Code Sodis : U39057 – ISBN : 9782072950223.
Numéro d'édition : 396654